



AVEC HERTEL A SALMON-FALLS

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

*Hommage et remerciements pour l'aide bienveillant reçu chaque fois que j'ai eu recours à lui, ayant besoin d'être éclairé sur quelque point historique*



ANVIER de l'an de grâce 1690 expirait. Ses derniers jours étaient froids mais sereins. Le 26, un dimanche, le district des Trois-Rivières jouissait d'une de ces belles journées d'hiver, comme en donne le climat canadien, à cette saison. Mais au déclin de ce jour, l'homme qui cheminait sur la route de Saint-François-du-Lac,

entre la demeure de Jacques Maugras et le manoir du seigneur Crevier, ne se souciait guère de la beauté du paysage hivernal.

C'était un jeune homme d'environ vingt-et-un ans, brun joli, au corps bien moulé.

Quelque préoccupation le tourmentait étrangement, car son front se plissait et des mots incohérents lui échappaient. Il s'arrêta même quelques fois au milieu du chemin, en se parlant à lui seul. Reprenant soudain possession de ses facultés, il secouait la tête comme s'il eut pensé, par là, se débarrasser des idées qui l'obsédaient, et s'élançait gaiement sur la route blanche, laissant derrière lui la large empreinte de ses raquettes.

—Bah ! se disait-il, n'y songeons plus. J'aurai bien mon tour.

Mais, presque aussitôt, il était empoigné de nouveau par la même pensée, et il lui arrivait encore de parler haut :

—Pourtant, elle voit bien que je l'aime... Mais pas moyen de connaître l'état de son cœur. Si je veux lui dire un mot tendre, elle semble n'en pas comprendre le sens, et, quand je tente de le lui expliquer, elle devient obtuse à faire endiabler un plus saint que moi. Si je perds patience et que je me fâche, quel air doux elle fait alors, malheureusement ça ne dure pas ; aussitôt que je redeviens aimable, l'air doux le cède à la taquinerie. Je l'aime tant, qu'il faudra bien qu'elle m'aime à la fin. Toutefois, avant de parler à mon père, il faut qu'elle se prononce.

Et il repartait plus vite, sur la route neigeuse.

—Ah ! cousine Marguerite, se disait-il encore, bientôt je te remettrai tout ça, pourtant. Si j'essayais les mêmes armes ? Non ! cela ne m'avancerait pas. Elle y prendrait goût et me ferait languir une *mèche*. Mais c'est comme rien, en cherchant encore un peu, je viendrai bien à bout de lui faire dire ce que je désire entendre de sa bouche. Oh ! que cela sera gentil de recevoir cet aveu. M'aime-t-elle ?... Ah ! morbleu ! y a-t-il moyen d'exister dans une incertitude semblable ? Je saurai à quoi m'en tenir demain, ou je veux bien être Iroquois.

Il arrivait au manoir de Saint-François-du-Lac. Avant de soulever le lourd marteau de la porte bardée de fer, il se retourna pour jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru, sur la nature environnante, puis vers l'azur céleste. "Nous aurons encore du beau temps comme cela," pensa-t-il. En jetant un dernier regard vers la terre ferme, à l'Est, (car il était alors sur l'île du Fort, qui est bornée par le chenal Tardif et le bras principal ou central de la rivière Saint-François), il aperçut un objet blanc avançant au loin. "Quelqu'un des Trois Rivières, fit-il, après quelques instants d'examen, puisqu'il porte la tuque et la capote blanche des miliciens du gouvernement. Il va sans doute arrêter ici, attendons-le."

Le jeune homme ainsi stationnaire au seuil de la demeure du seigneur Jean Crevier, était le

deuxième fils de ce dernier. Il était neveu de François Hertel, par sa mère, Marguerite Hertel. Il avait nom : Louis, et comptait dans son existence, vingt et un hivers. Son acte de naissance nous est inconnu, mais au recensement de 1681, il est dit être âgé de douze ans. (1)

Il venait de faire une visite chez Jacques Maugras, dont la femme, Jeanne, était sa tante maternelle. Marguerite Maugras, l'aînée de la famille, était la filleule de Marguerite Hertel. Depuis que la famille Maugras habitait à Saint-François-du-Lac, le jeune Louis avait éprouvé une amitié particulière pour sa blonde cousine, amitié qui enfin s'était changée en amour. C'était bien les deux caractères les plus disparates : Louis, sérieux, bouillant, vif ; elle, taquine, enjouée, légère comme le papillon, mais au fond bonne enfant, et lorsqu'elle s'apercevait qu'elle irritait trop son grave cousin par ses taquineries, elle l'apaisait aussitôt par un doux regard. Elle le savait pris, et se donnait un peu de plaisir en le voyant s'agiter ainsi. C'est un petit défaut que possèdent plus ou moins les filles d'Eve, mais je n'en blâme pas trop Marguerite, car en 1690, le sort de nos campagnardes était rude. Elles se mariaient de bonne heure, étant beaucoup recherchées. Il n'y en avait pas assez. Au recensement de 1681, à Saint-François-du-Lac, l'on voit vingt-cinq garçons contre la moitié moins de filles.

Louis reconnut bientôt le nouveau personnage. C'était un brave sergent de la milice trifluvienne. Ils entrèrent ensemble au manoir.

Le sergent communiqua au seigneur Crevier le message dont il était porteur.

Le comte de Frontenac, qui avait repris la direction de la Nouvelle-France, venait d'autoriser la formation de trois partis de guerre destinés à faire campagne dans les colonies anglaises. Montréal, Trois-Rivières, Québec, devaient fournir chacun leur contingent (2). Les miliciens de Québec seraient commandés par le sieur Robineau de Portneuf. Une colonne volante de Montréal sous les ordres de d'Ailleboust et des frères LeMoine s'en irait vers l'Etat de New-York. Les miliciens des Trois-Rivières, dirigés par le sieur Hertel, devaient frapper coup dans le New Hampshire. Frontenac avait ordonné le départ des Trifluviens pour le 28 janvier 1690 (3).

—Mon capitaine a reçu cet ordre récemment, dit le sergent, et s'est occupé tout de suite à se procurer les provisions et munitions nécessaires à cet effet, et comme Saint-François-du-Lac est le dernier point à l'ouest des Trois-Rivières, et aussi à cause des violentes tempêtes de neige qui ont eu lieu dans nos endroits, vous ne recevez cette nouvelle qu'un peu tard, mais Hertel savait que quelques personnes seulement pouvaient se joindre à lui : il espère qu'une journée ou deux au plus leur suffira pour être prêts. Votre beau-frère, ajouta le sergent, se flatte de vous voir au nombre des braves qui l'accompagneront.

—J'aimerais beaucoup, dit celui-ci, me joindre au sieur Hertel ; mais en ce moment, pour une cause très importante, je me verrai privé de ce plaisir. Cependant, ma famille y sera certainement représentée. Joseph, mon fils aîné, est malade depuis une semaine, et il serait fort imprudent, sinon dangereux, qu'il sorte si tôt ; mais toi, Louis, qu'en dis-tu ?

—Moi, père ?... Je pourrais y aller ?... Ah ! quel bonheur ! Sergent, quand repartez-vous ?

—Je retourne aux Trois-Rivières demain matin. Mon capitaine me charge aussi de vous dire qu'il ne sera pas nécessaire que vous vous rendiez à la ville, pour le départ, car son intention est de passer ici et remonter la rivière Saint-François jusqu'à sa source. En l'attendant, vous vous éviterez un trajet inutile.

Le lendemain, au village, tout le monde savait la nouvelle et plusieurs se promirent d'accompagner le célèbre Hertel dans cette expédition, entr'autres : Jacques Maugras et Nicolas Gatineau, jeune homme de vingt-cinq ans, fils de Gatineau qui donna son nom à la rivière qui traverse le comté d'Ottawa et vient se jeter dans l'Outaouais, tout près de la capitale.

Dans l'après-midi, Louis alla faire un tour chez Maugras ; il n'y avait que Mme Maugras et les enfants à la maison. Saisis peut-être d'un pressentiment que cette expédition serait fatale au chef de la famille, tous avaient une physionomie songeuse. La mère et Marguerite avaient beau se dire que ce n'était pas la première fois que Maugras figurait dans des partis de ce genre, et qu'il était nécessaire que cette excursion se fit, afin d'empêcher les Anglais d'entreprendre la pareille, en détruisant leurs établissements, une certaine crainte les tourmentait cette fois-ci.

Quand Louis apprit à la jeune fille son prochain départ, il la vit soudain pâlir.

—Tu pars aussi ? lui dit-elle.

—Oui. Penses-tu que je puis demeurer oisif lorsque ma santé est excellente et que je sais que cette expédition est organisée en vue de protéger le pays contre toute incursion de nos voisins ?

—Oh ! je sais bien que tu es brave et qu'il faut que tu partes. La maison sera grande après-demain, lorsque le père sera parti, mais je m'ennuierai bien plus, avoua-t-elle en soupirant et rougissant, te sachant absent du village et connaissant que je ne te verrai plus pour longtemps peut-être.

—Oh ! je suis, il est vrai, le bon diable sur lequel tu peux facilement épuiser tes taquineries ; c'est sans doute pour cela que tu regretteras mon éloignement ?

—N-n-n-non.

—Pourquoi, alors ?

Il venait de le savoir en la voyant pâlir et en lui entendant dire que son départ augmenterait son chagrin, mais il voulait plus encore.

Elle baissa la tête, en rougissant.

—Regarde moi, Marguerite, lui dit-il tendrement.

Elle leva vers lui son beau visage dont Cupidon colorait les traits, et il vit le plus doux des aveux dans sa brune prune.

—Alors, Marguerite, si tu m'aimes... car tu m'aimes ?...

Un signe de tête affirmatif et un non contradictoire tout bas, mais accompagné d'un malicieux sourire lui répondit.

—Pourquoi me disais-tu, hier encore, que la ceinture fléchée que tu achevais serait pour le jeune Gamelin ?

—Pardonne moi, Louis, c'était pour te taquiner ; mais je te la destinais, et aujourd'hui que tu pars pour revenir Dieu seul sait quand, accepte-la de moi comme souvenir. Il t'en faudra une, porte celle-ci toujours.

—Je parlerai à mon père de notre amour, dit le jeune homme dans leurs tendres confidences, — confidences dont il devait garder la plus douce mémoire car, pour une fois, Marguerite réussit à arrêter les paroles un tant soit peu malignes qui arrivaient à ses lèvres. Je parlerai à mon père, dit-il, et nul doute que nous serons unis quand les quelques obstacles à présent en vue seront levés. Ta famille, la nôtre, celles de Philippe et de Couc (1) sont les plus à l'aise dans cette partie du pays ; sur ce point donc, tout ira bien, mais nous éprouverons peut-être quelque délai à obtenir une dispense, étant cousins.

Quels charnants propos ils tiraient ! quels tendres serments ils firent ce jour-là ! En partant et lui disant au revoir, il mit sur son front un chaste baiser. Hélas ! ce devait être le dernier ici-bas.

Sur l'ordre de M. de Frontenac, donc, Hertel partit, un mardi, des Trois-Rivières, le 28 janvier 1690, avec ses trois fils les plus âgés : Zacharie-François, sieur de la Frenière, âgé de vingt-quatre ans ; Jacques, sieur de Cournoyer, vingt-trois ans, et Jean-Baptiste, sieur de Rouville, vingt et un ans. La troupe, au départ des Trois-Rivières, se composait de vingt-cinq Canadiens et autant de sauvages (2), dont vingt sauvages Sodokis, et cinq Algonquins amenés à Hertel par le sieur Maugras (3). "Hertel était un des officiers de la colonie à qui on pouvait le plus aisément confier l'exécution d'une entreprise de la nature de celle-ci. C'est le témoignage que le comte de Frontenac lui rend

(1) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 33.

(2) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 50.

(3) Documents publiés à Québec, I, 496.

(1) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 38.

(2) Ce sont les chiffres de Hertel lui-même.

(3) Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, II, 50.